

✕ DIALOGUE AVEC NOËLLE RENAUDE des artisans au travail

Après l'expérience de Dijon, et avant celle de Théâtre Ouvert, dialogue croisé entre le metteur en scène et l'auteur de *Ma Solange*, comment t'écrire mon désastre, Alex Roux.

Frédéric Maragnani : *Ma Solange* est arrivée à un moment assez précis dans mon parcours. J'avais travaillé sur *Petits rôles* de Noëlle Renaude - un travail d'atelier, de recherche, étiré dans le temps - et je venais de mettre en scène *Homme pour homme* de Brecht dans des conditions de production plutôt traditionnelles. J'ai fait un stage de mise en scène en 1997 à Marseille animé entre autres par Robert Cantarella et Noëlle, et l'un des textes en travail était *Ma Solange*. Ce qui était remarquable, c'était l'état dans lequel nous étions tous : nous nous sentions totalement démunis devant ce texte. Je crois que c'est ce qui a déclenché le désir, chez moi : le fait de ne pas savoir quoi faire avec ce texte-là.

J'ai rassemblé un groupe d'acteurs et nous avons commencé à chercher sous forme d'atelier, puis j'ai fait des stages de formation continue pour des acteurs avec Noëlle, ce qui nous a permis de nous rencontrer sur un plateau. Cela fait maintenant plusieurs années que nous travaillons sur ce texte, par fragments, et nous devons sans cesse remettre en question ce que nous avons fait précédemment. Pour la deuxième intégrale de *Ma Solange*, à Dijon, nous avons été obligés d'inventer une nouvelle procédure de création : contrairement à un travail classique de mise en scène, nous ne nous sommes pas « arrêtés » sur tout. On a travaillé certains passages du texte très précisément, méticuleusement, comme les piles d'un pont, alors que d'autres passages restaient de grandes traversées encore assez peu explorées.

Noëlle Renaude : C'est aussi de cette manière-là que j'avais travaillé avec Christophe Brault, avec des repères extrêmement précis, fixés « buccalement », dans le rythme, et puis de grands moments pris dans un élan, pour lesquels on ne travaillait pas sur un sens mais sur un souffle, un son, une musique. On peut ne pas tout travailler dans *Ma Solange*. Laisser des parties de texte en jachère.

Cela dit, il ne faut pas se tromper : dire qu'on peut évacuer le texte, cela ne veut pas dire ne pas le faire entendre, mais plutôt le faire entendre par effraction. Il faut que cela soit décidé, ce qui est d'ailleurs fixé par l'écriture. Dans toutes les productions que j'ai vues, ce sont toujours à peu près les mêmes moments qui sont « évacués » ou laissés tels quels : les petits abandons, les petits lâchages, les redémarrages difficiles, les moments où l'écriture avance pas à pas, presque mal aisément.

L'écriture de *Ma Solange* s'est inventée en effet comme une sorte de feuilleton, j'avais chaque mois une heure et demie d'écriture à livrer. Je me servais, quand il le fallait, de tout ce qui m'entourait pendant que j'écrivais : le corbeau qui vient se pencher sur le balcon, les bœufs qui me regardent, la musique que j'entends.

Là, ce qui est nouveau pour moi dans cette aventure avec Frédéric, c'est l'apparition d'une dramaturgie après-coup qui raconte un texte de la page 1 à la page 350, avec ses mouvements, ses mutations, son temps continu.

Frédéric Maragnani : L'inscription du travail dont parle Noëlle pour l'écriture se retrouve dans la mise en scène. Cela s'est particulièrement révélé au Festival Frictions à Dijon. Jusque-là, nous avons créé le début du texte en extérieur. Or pendant les répétitions, à Dijon, David Serraz, le comédien qui ouvre la représentation, est entré sur le plateau en arrivant de l'extérieur, de très loin. C'est resté : il rentre au fur et à mesure, en même temps dans la matière des mots, dans l'histoire de *Ma Solange* et dans la salle.

Il y a un autre passage du texte que l'on avait répété à l'île de la Réunion, où nous avons beaucoup travaillé sur la sensation d'éloignement. Ce qui m'a frappé à Dijon, c'est que nous jouons beaucoup, pour cette séquence-là, sur

des couloirs lumineux déterminants des espaces éloignés, et les comédiens se parlent de loin, se cherchent. Je ne sais pas si c'est conscient ou inconscient, mais cette idée d'éloignement, liée à une étape de répétition, s'est incorporée au travail.

Noëlle Renaude : Ça s'est fictionnalisé de nouveau.

Car il y a une superposition des fictions dans *Ma Solange*.

- les micro- fictions littéraires de *Ma Solange*, fragment après fragment.
- la fiction de l'écriture : l'état, le lieu, l'époque dans lesquels j'étais quand cela s'écrivait : cette fiction première de mon état d'écrivain. C'est la base secrète de *Ma Solange*, qui raconte très précisément comment j'écris.
- la fiction avec Christophe Brault, l'acteur dont les inventions sont inscrites dans le texte.
- la fiction de notre aventure théâtrale à tous les deux, Christophe et moi : nos déplacements, la tournée, les publics que l'on rencontre, nos mésaventures, les désastres, les moments heureux, tout cela réintroduit dans l'écriture, avec des références très précises à des lieux, par exemple les fausses fins de *Ma Solange*.

Tout cela fait déjà une somme de premières couches « dramaturgiques » auxquelles on ne peut pas échapper. Ce que je trouve remarquable avec Frédéric, c'est qu'il a inventé lui aussi sa propre aventure, son histoire *Ma Solange*, avec ses acteurs. D'abord avec moi, puis sans moi, avec Christophe, puis sans Christophe, avec une dramaturge, avec des inventions liées à des lieux : en Dordogne, à Blaye, etc. Son travail invente lui aussi sa propre couche fictionnelle, chaque couche cohabitant, s'emmêlant aux autres.

L'aventure humaine est inévitable, elle est même souhaitable.

Je ne dirais pas que Dijon est un aboutissement, mais la formulation était juste, car le principe était avoué ; c'était un travail qui se montrait, dans la plus grande honnêteté.

Frédéric Maragnani : L'impression que j'ai c'est qu'à Dijon, il y a eu un rassemblement de choses qui, avant, étaient éparpillées.

Noëlle Renaude : Les acteurs sont des artisans au travail. On voit comment le texte, la mise en scène ont été travaillés, quels déboires on a dû traverser.

Je sais une chose, si on est honnête avec *Ma Solange*, elle nous renvoie quelque chose de positif. Il faut croire au texte, croire au lamentable qu'elle admet comme au reste.

Tout est inscrit dans ce texte, même la noyade - « Je me noie » - l'acteur se noie, le spectateur se noie, l'auteur se noie. Je le redis parce que c'est vrai, *Ma Solange* a à voir avec l'honnêteté. Le spectateur est libre de se balader là-dedans comme il veut. Il écoute, il s'absente, il est récupéré plus tard, et tout le monde n'est pas récupéré par les mêmes choses.

Frédéric Maragnani : C'est honnête parce que cela avoue un procédé du théâtre. Personne ne peut dire au cours d'une représentation théâtrale : « Je ne me suis pas noyé, j'ai tout le temps écouté, et j'ai tout le temps été intéressé par ce que je voyais sur la scène », ce n'est pas vrai.

Dans l'aventure de *Ma Solange*, il y a aussi cet aveu, et cette possibilité d'entrée et de sortie.

Noëlle Renaude : Et si le metteur en scène ne veut être qu'efficace, et se raconter des histoires, ça ne marche pas. *Ma Solange* ne raconte pas une histoire vécue par des personnages, même s'il existe des fils dramaturgiques, comme Alex Roux. Je me suis longtemps défendue contre cette idée de personnage. Il était là au départ un peu pour rassurer Christophe qui avait besoin de savoir à quel corps il allait se donner. Ce corps impossible, cette déflagration du corps en 2500 apparitions, pour un acteur, c'est assez troublant, surtout s'il est seul en scène. Donc on a eu l'idée de cette sorte de fil narratif. Mais au bout d'un moment il explose, et, comme le dit Julie Sermon, la dramaturge, c'est une « voix de régisseur » qui prend sa place, la parole et régite le désordre.

Frédéric Maragnani : Ce qui m'a aussi intéressé avec *Ma Solange*, et je ne le savais pas au départ, c'est qu'en fin de compte, cela travaille sur la notion d'ouverture au public. C'était écrit au départ pour un comédien, pour des

livraisons directes, immédiates, à des gens venus là écouter un fragment.

Dans notre aventure, nous nous sommes rendu compte que cela ne posait jamais de problème aux spectateurs de n'entendre qu'un fragment du texte.

Noëlle Renaude : Si c'est annoncé

Frédéric Maragnani : Oui, si c'est dit.

Si on leur avoue qu'ils vont s'inscrire dans un procédé de création qui a commencé avant, sans eux, et qui se terminera sans eux aussi, les gens acceptent avec une grande joie, quels que soient les publics. Je crois que les *a priori* « géographiques » que l'on peut avoir ne sont pas justes. Tout le monde rentre dans la matière de la langue à partir du moment où c'est ludique, où c'est porté, où tout est avoué, où c'est concret. Les plus grandes interrogations venaient des gens dans des théâtres, dans les bureaux.

L'aventure de *Ma Solange* est pour moi plus une histoire de labeur et d'artisanat, de travail d'équipe, qu'un seul projet virtuose de metteur en scène.

Transcription : Valérie Valade